TEMPERATURE

Du 6 septembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
8 h. du matin....	80	27
Midi.....	86	30
3 P. M.....	80	27
5 P. M.....	80	27

Lieut. Gen. Von Trotha.

Commandant les troupes allemandes dans la sudouest de l'Afrique qui combattent les Hereros.

Dans le Honduras Espagnol.

Des citoyens américains arrivés récemment du Honduras Espagnol, une république de l'Amérique Centrale avec laquelle les Etats-Unis et particulièrement la Nouvelle-Orléans entretiennent des rapports commerciaux qui non seulement sont déjà d'une importance dont il faut tenir compte mais qui sont en outre susceptibles de se développer considérablement, se plaignent de la façon indigne dont ils sont traités par les natifs, du peu de respect qu'inspirent les Américains et surtout de l'absence absolue de protection de la part des représentants de leur pays. L'un d'eux, arrivé récemment, ne craint pas de déclarer que s'il avait l'intention de s'établir dans le Honduras Espagnol il commencerait par se faire naturaliser Anglais.

Ah ! c'est que le gouvernement de Sa Majesté Britannique entend qu'on respecte ses sujets partout où ils posent le pied ; c'est que lorsqu'un des siens est molesté il demande réparation immédiate et n'hésite pas une minute à appuyer "manu militari" les représentations de ses agents.

Aussi, qu'en résulte-t-il ? C'est qu'au Honduras, où les Américains sont maltraités, ou leurs droits sont foulés aux pieds, les natifs respectent les sujets britanniques et se gardent bien de léser leurs intérêts. En outre le gouvernement du Honduras, dès qu'il reçoit une plainte d'un consul anglais, s'empresse de faire amende honorable et de souscrire à toutes les réparations demandées.

Il est inconcevable qu'on puisse reprocher au gouvernement américain de ne pas suivre un exemple aussi fécond en heureux résultats, qu'un de ses citoyens puisse dire que s'il projetait de s'établir au Honduras il commencerait par se faire naturaliser Anglais afin d'assurer une protection suffisante à ses intérêts et à sa personne.

Il appartient aux autorités de Washington de mettre un terme à un état de choses qui, s'il se perpétuait, pourrait devenir gros de dangers. Il faut qu'à tout prix on sache, au Honduras comme ailleurs, que la personne et les intérêts de tout citoyen américain doivent être respectés, que ses consuls sont prêts à prendre sa cause chaude dès qu'il n'est pas traité comme il convient et qu'il a pour appuyer ses revendications toutes les forces de son pays, morales et autres.

A cette condition seule le commerce américain pourra se développer sans entraves dans les républiques de l'Amérique centrale. Ici, à la Nouvelle-Orléans, nous sommes intéressés plus qu'à tout autre point de l'Union à ce que le gouvernement des Etats Unis ne néglige pas les devoirs qui lui incombent.

Salons Politiques.

On annonce la mort, au château des Crètes-sur-Clarens, de Mme Arnaud de l'Ariège, femme de l'ancien député et sénateur, dont le salon, après la chute de l'Empire, devint le rendez vous de la "noblesse républicaine".

Gambetta comptait parmi les plus fidèles habitués de son salon. Il fréquentait aussi chez Mme Adam, un salon où la politique le disputait à la littérature. Mais ses préférences, si l'on peut dire, l'attiraient chez Mme Arnaud de l'Ariège, d'abord parce qu'il avait une affection profonde pour son mari, ensuite parce que le tribun aimait à s'y rencontrer avec ses compagnons de lutte, qui étaient en même temps ses admirateurs.

Y a-t-il encore des salons politiques à Paris ?

La politique, qui a donné autrefois tant de vie, de charme piquant aux salons, parce qu'elle se maintenait dans des régions élevées, est déchue de son ancienne splendeur. C'est que la politique n'est plus ce qu'elle était jadis. Sauf quelques brillantes exceptions, elle ne passionne plus les intelligences cultivées. Le fait est d'observation courante.

Que l'on se rappelle les salons politiques de la Restauration et du premier Empire, notamment le salon de Mme de Staël qui avait le privilège d'agacer terriblement Napoléon Ier, et celui de la duchesse de Loynes, où l'opposition la plus vive se donnait libre cours. C'étaient des centres d'intellectualité, d'esprit et de gaieté.

Les Parisiens qui ont vu les hivers poudrer leur tête à frimas sont unanimes à déclarer que le beau temps des salons politiques florissait sous Louis-Philippe, que sans doute ils eurent encore leur éclat sous l'Empire, mais qu'après avoir traîné une existence déjà sans éclat de 1871 à 1883 ils ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir.

Sous le second Empire, les salons politiques étaient nombreux. On citait les salons de la princesse Mathilde, de la duchesse Tascher de La Pagerie, de la duchesse de Gambacérès, de la duchesse de Persigny, de la comtesse Walewska, de Mme Emile Ollivier, qui recevait d'exquise façon, au ministère de la justice, sans oublier le salon de Mme Henri Chevreau.

Etrangère de naissance, mais parisienne jusqu'au bout des ongles, la princesse de Metternich recevait dans son bel hôtel de la rue de l'Elysée toutes les personnalités politiques de l'époque.

La comtesse de Pourtalès, caractère très indépendant, recevait dans son hôtel de la rue Tronchet les deux sociétés : celle du faubourg Saint Germain et celle des Tuileries.

Une des salons orléanistes, aussi, à côté des salons impérialistes ! Le salon Dochatel, rue de Varenne, qui avait pour oracle M. Vitet et M. de Rémusat ; le salon de la duchesse de Galliera, presque à côté ; le salon de la duchesse Pozzo di Borgo, de la duchesse de Doudeauville ; enfin le salon de la comtesse d'Haussonville, qui était comme l'annexe de l'Académie.

Nous citerons également le salon du baron Hübner, ambassadeur d'Autriche, dont les mémoires viennent de paraître et qui offrait cette particularité singulière d'être accessible chaque semaine, un soir à la société du faubourg Saint-Germain et un autre soir au monde officiel.

Seulement, il ne fallait pas se tromper de jour, comme le général Fleury qui, une fois, mal renseigné, se présenta chez l'ambassadeur à contre-temps et y coudoya, une heure durant, toute la fine fleur de l'opposition.

Après la guerre, sous le principat de M. Thiers et pendant la période agitée de l'Assemblée nationale, le salon de la duchesse d'Harcourt n'était il pas, en même temps qu'un centre mondain, un lieu propice aux discussions politiques ?

On éprouvait alors, à Paris, comme le besoin de causer et de se serrer. La vie de salon reprit un certain éclat, et ce qui y aida, c'est que M. Thiers passait pour chercher des armes et des influences précisément dans les salons.

La princesse Troubetzkoï, qui occupait l'ancien hôtel de la légation de Danemark, rue de Courcelles, non loin de la princesse Mathilde, avait elle quelque arrière-pensée politique en pratiquant chez elle une si large hospitalité ? On l'a dit. Le fait est que pendant longtemps, M. Thiers se montra fort assidu à ses réceptions. Mais la princesse affichait, au moins à la surface, le dilettantisme le plus complet, et rien ne lui plaisait plus que d'avoir à tendre la main, dans la même minute, à M. Thiers, au duc de Gramont, à Castelar et au général Fleury.

Après le 24 mai, la mode se porta chez une femme, séduisante, spirituelle et curieuse de politique. Elle était d'origine russe et sœur de la comtesse Cheremetiew. Nous voulons parler de la comtesse de Rainneville. Son mari représentait le gouvernement de la Somme à l'Assemblée nationale ; il faisait partie du centre droit. On était un peu dans l'hôtel de la place de la Ville l'Evêque comme au palais de Versailles, on y continuait familièrement les délibérations commencées.

Puis un salon politique nouveau devint le rendez vous de ce Paris qui recherche la notoriété, qui court après les relations puissantes, qui aime à tâter de bonne heure le côté du vent et du soleil.

Le salon de Mme Adam, dont nous parlions tout à l'heure, devint un centre politique très actif ; toutefois, la littérature y prenait souvent sa revanche. Car si Mme Adam adorait la politique, elle aimait encore plus les lettres.

— Gambetta, contait jadis un assidu de ce salon, voyait, à cette époque, chez Mme Adam la France républicaine. Il souriait de l'air d'un homme qui croyait avoir le pays dans la main et qui s'imaginait que cela durerait toujours.

Ce fut la fin des salons politiques.

La période du boulangisme leur donna un regain de vogue. On se rappelle quel éclat jeta alors le salon de Mme la duchesse d'Uzès, et plus d'une fois on eut lieu d'être inquiet, place Beauvau, de l'influence qu'il exerça sur les événements.

Nous en oublions en écrivant au courant de la plume à l'occasion de la mort de Mme Arnaud de l'Ariège.

La société — est-ce un tort ? — se désintéresse de plus en plus de la politique. Une sorte d'instinctive répugnance l'en éloigne, parce que la politique se traîne aujourd'hui dans les vulgarités et les bas fonds. Les femmes surtout sont lasses du parlementarisme et de ses luttes grossières et stériles.

LE TAXAMÈTRE.

Un fiacre à compteur horo-kilométrique, dit taxamètre, a circulé ces jours derniers dans Paris, provoquant une certaine curiosité.

A côté du siège du cocher est placé un cadran de la dimension d'un gros réveille-matin, sur lequel figurent des indications précises qui permettent au voyageur de compter exactement la somme due au cocher.

Le tarif est de 75 centimes pour les premiers 1 200 mètres. Le voyageur paie ensuite 10 centimes par 400 mètres. Si la voiture marche à l'heure, le voyageur doit acquitter,—outre les 75 centimes pour la prise en charge, — 10 centimes par trois minutes.

Le fiacre qui a circulé dans les rues ne portait pas de numéro. Il effectuait un dernier essai sous la surveillance d'un ingénieur.

Si l'appareil n'a donné prise à aucune critique, un certain nombre de fiacres munis de taxamètres vont sortir d'ici quelques jours, et les Parisiens pourront les expérimenter à leurs frais.

La première femme de Crispi.

On annonce, à Rome, la mort de Rosalie Montmasson, la première femme de Crispi. Elle était née, en 1823, à Annecy. Elle était blanchisseuse quand elle épousa Crispi, qui, dès qu'il arriva à la notoriété et prévit le rôle politique qu'il allait jouer, n'eut plus qu'une idée : celle de quitter la compagne de ses mauvais jours. Il se maria avec une jeune fille de Palerme, d'une condition plus relevée que Rosalie Montmasson. Celle-ci intenta à son mari un procès en bigamie qui, grâce aux influences de Crispi, fut étouffé.

Dans son testament, l'homme d'Etat se souvint cependant de sa première femme ; il lui légua une pension viagère de trois cents francs par mois.

Nouveaux Projectiles d'Acier en Italie.

Au grand polygone de Muggiani, on a fait les premières expériences avec les nouveaux projectiles perforants fabriqués dans l'aciérie de Terni.

Comme cible, on a choisi la cuirasse recourbée de la tourelle blindée de la "Regina Elena."

Les résultats ont été brillants. Les nouveaux projectiles ont perforé la plaque blindée sans se déformer.

LA FIN DE MOZART.

Sait-on que la "Flûte enchantée," dernier ouvrage dramatique de Mozart et sans conteste son meilleur, fut composée à Vienne durant l'été qui précéda sa mort—il mourut le 5 décembre 1791—à la demande d'un impresario fort mal dans ses affaires, nommé Schikaneder, que le succès de cette nouvelle partition sauva de la ruine, tandis que Mozart finissait dans la misère. Schikaneder était un de ces types comme on n'en voit plus, à la fois impresario, acteur, chanteur, librettiste. L'auteur de "l'Œil crevé" et de "Chilpéric" paraît avoir été le dernier spécimen du genre. Schikaneder avait à peu près tous les tours dans sac. Un soir, le public du petit théâtre Auf der Wieden, où fut jouée pour la première fois la "Flûte enchantée", ne goûta pas le dénouement d'un drame où le vice n'était pas puni ; le lendemain, Schikaneder fit imprimer cette phrase sur son affiche : "Aujourd'hui, on jettera le traître à la rivière."

LA RICHESSE DU TSAR.

Sait-on que Nicolas II possède à lui tout seul plus de cent palais et châteaux, disséminés aux quatre coins de son immense empire ?

Dans cette centaine de propriétés sont occupés, d'une façon continue, près de 32,000 domestiques, cuisiniers, pages, valets, sommeliers, femmes de chambre, palefreniers, piqueurs et jardiniers. Les salaires de ce formidable personnel domanial représentent un total d'au moins 20,000,000 de francs annuellement.

Les écuries privées du tsar contiennent de 5 000 à 5,500 chevaux de trait et de selle : quant au bétail élevé sur les propriétés de l'empereur, on estime qu'il comprend plus de 50 000 têtes.

Mais ce qui étonnera sans doute bien davantage nos lecteurs, c'est d'apprendre que Nicolas II ne connaît même pas la plupart de ses châteaux, et que, sur cent résidences, il y en a soixante-deux où, de sa vie, il n'a encore habité.

AMUSEMENTS.

ANDREAS.

C'est devant des salles combles et enthousiastes que "The Liberty Belles" a été joué en matinée et le soir hier au Crescent.

Cette joyeuse pièce tiendra l'affiche toute cette semaine, avec matinée jeudi et samedi.

GRAND OPERA HOUSE.

La vogue qui est allée spontanément au "Prisoner of Zenda" dès la première représentation ne fait qu'augmenter.

C'est que la troupe de M. Fourton, à la tête de laquelle se trouve M. Lytell, est une des plus complètes et des mieux composées qui aient jamais paru sur une scène à la Nouvelle-Orléans.

OPERA FRANCAIS.

La foule se presse à chaque représentation au Théâtre de l'Opéra Français pour voir jouer "Soldiers of Fortune".

La pièce tirée du roman de Richard Harding Davis par Augustus Thomas a conquis d'emblée une grande popularité.

Matinée vendredi.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 6 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps—en partie couvert mercredi et jeudi, averses dans les parties est et sud ; vents frais du nord à nord est.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1904.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LES PIONNIERS FRANÇAIS DANS LA VALLÉE DU MISSISSIPI."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1905 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BEN. ROUEN.

P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

A Free Trial Bottle of

Hydrozone

sent on receipt of 10c. to pay postage. Positively relieves and cures Oak or Ivy Poisoning, Sunburn, Prickly Heat, Hives, and immediately takes the sting out of Mosquito Bites. A marvelous remedy for burns, and will positively prevent blood poisoning from cuts or abrasions.

Sold by leading druggists. None genuine without my signature.

Prof. Charles Marchand

631 Prince St., New York.

Send for free Booklet on "How to treat diseases," containing hundreds of testimonials of wonderful cures.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 6 septembre 1904

Rapport par le Bureau Météorologique A. I. des Etats-Unis.

L'étiage a 7 heures A. M.

Stations	Hauteur à rive, pieds	Chute de 24 heures, pieds	Hauteur, pieds	Chute depuis hier midi, pieds
St-Paul	.....	14	4.6	-1.0
Davenport	16	15	3.4	-0.6
St. Louis	32	96	7.8	-0.6
Cairo	44	45	19.0	-1.0
Memphis	22	23	5.4	-1.2
Helena	43	42	9.2	-1.5
Vicksburg	44	45	11.8	-1.1
Bruère Rouge	.....	.....	13.0	-0.3
Donaldsonville	23	25	5.4	0.0
Nlle-Orléans	9	16	5.0	-0.1
Walville	.....	31	13.7	-0.3
Omaha	.....	41	6.9	-0.2
Kansas City	.....	21	8.1	-0.5
Pittsburg	20	23	5.9	-0.2
Cincinnati	45	50	6.1	-0.7
Louisville	.....	23	3.8	-0.2
Nashville	.....	40	1.8	-0.1
Chattanooga	58	58	1.7	-0.1
Fort Smith	.....	23	5.3	-0.8
Little Rock	.....	23	7.0	-1.9
Arthur City	.....	27	6.1	0.0
Fulton	30	28	7.5	-0.3
Shreveport	31	29	1.3	-0.1
Alexandria	32	33	2.7	-0.2
Barbre	.....	.....	.....	.....
Camden	36	39	3.7	-0.2
Monroe	.....	46	.....	.....

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

HOTEL

STRATHCONA

Niagara-sur-le-Lac, Canada.

Ce Lieu de Plaisance est situé sur

LE LAC ONTARIO.

Il est ouvert depuis le 1er JUIN sous une administration nouvelle. On y pêche, on s'y baigne, on s'y promène en bateau.

ARTHUR WARD, Propriétaire

1er jui—dim mar jeu

Feuilleton

DE LA

L'Abeille de la N. O.

No 2 Commencé le 3 juin 1904.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

XIII

PÈRE ET FILLE !

Suite.

—Comme tu es jolie, dit-il ensuite, en se reculant un peu pour la mieux voir.

Yvonne le regardait aussi, sans parler, comme si elle voulait se repaître d'abord de ses traits qu'elle n'avait jamais vus.

—Où allais-tu.... où alliez-vous donc ? demanda enfin le capitaine, se tournant vers Libert.

—Nous nous préparions à partir pour l'avenue de Messine, repartit celui-ci.

—L'avenue de Messine ?

—Oui, mon capitaine.

Oh ! c'est toute une histoire très compliquée, je ne peux pas vous raconter cela maintenant.

Plus tard, vous saurez, je vous expliquerai tout en détail.

—Bien mon ami, je m'en rapporte à toi.

Mais comment êtes-vous ensemble, tu es donc resté lié aux miens, à ma famille ?

Cette question amena dans l'esprit de Libert une révolution soudaine.

Sa pensée se reporta sur Mme de Bussiares, sur son mariage prochain avec Desirem.

Ce fut comme une flèche traversant son cerveau.

—Le hasard, mon capitaine, répliqua-t-il évasivement.

Mais vous-même, vivant.... et ici !.... Tout le monde vous croyait mort !....

—Oui, oui, je sais cela. Et pourtant je vivais, et je suis revenu. Oh ! c'est presque un miracle. Je te raconterai mon passé, moi aussi.

Mais je suis étonné que tu n'aies pas déjà connu mon existence, ma résurrection plutôt. Depuis quatre ou cinq jours, certains journaux en parlent.

—Ma foi, depuis une semaine, justement, je n'ai rien lu ; j'étais si occupé !

—Eh bien moi, j'avais lu la nouvelle, fit à son tour le mari de la concierge, et je ne voulais pas y croire, d'abord.

Si M. de Bussiares n'était pas venu lui-même, l'autre soir, je ne l'aurais jamais cru, tellement c'est renversant !

Pendant cet échange rapide de réflexions, Andrée s'était tout à fait remise.

Elle prit la parole à son tour.

—Mon père, dit-elle, il serait peut-être prudent de ne pas nous attarder plus longtemps ici.

En même temps elle lançait un coup d'œil expressif à Libert.

—C'est juste, approuva celui-ci, il faut songer au repos.

Nous allons partir ensemble, n'est-ce pas mon capitaine ?

—Sans doute. Crois-tu que je voudrais quitter ma fille à présent ?

Je vais t'emmener, mon Yvonne chérie. Tu veux bien n'est-pas ?

—Oh ! mon père avec quelle joie !

—Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon capitaine, reprit encore Libert, je vous conduirai, pour ce soir, dans un domicile des plus confortables, dont je suis le seul maître.

Mademoiselle Yvonne y trouvera une chambre mieux aménagée qu'à l'hôtel, et, de plus, nous y serons plus à l'aise pour causer sans crainte d'oreilles indiscrètes.

—J'accepte mon ami.

—Dans ce cas, je cours chercher une voiture.

Et Libert sortit en hâte de la loge, heureux de se retrouver, pour un instant, hors de la sphère d'émotions intenses où il vivait comme en rêve depuis cinq jours.

Au dehors, l'orage s'apaisait, la pluie ne tombait plus que par intermittences, la circulation, un moment interrompue, reprenait son cours.

Comme le brave garçon se dirigeait vers la place de la République, à la recherche d'un fiacre libre, il s'arrêta soudain avec un tressaillement.

Puis, d'un bond, il se jeta dans l'ombre d'une porte.

Il venait de reconnaître Charly montant lentement le faubourg, à dix pas de lui ; Charly dont le visage tuméfié portait encore les traces de sa défaite.

—Canaille ! maugréa Libert, en serrant les poings. Je parierais cent sous qu'il a déjà revu le patron du "Franc Pêcheur" ; il rôde là comme un chacal !

Oh ! si j'avais le temps ! Mais patience, je le rêpincerai là-bas, à Constantine. Et, cette fois, nous en finirons ! ...

Tout en monologuant, Libert surveillait le misérable ravisseur d'Yvonne.

Celui-ci s'éloignait, marchant vers l'hôtel où la jeune fille avait logé ; bientôt même il y entra.

Aussitôt, Libert sortit de sa cachette et courut vers la place de la République.

Cinq minutes plus tard, il revenait en fiacre et se faisait arrêter devant le numéro 21, du faubourg.

Un instant après, Georges de Bussiares et sa fille, après avoir dit adieu à la concierge, s'installaient dans le véhicule.

Libert, par discrétion, se jucha prestement sur le siège, à côté du cocher, non sans lancer encore un regard inquiet et furieux à la fois vers l'hôtel où était entré Charly.

Enfin le fiacre s'ébranla, roulant vers l'avenue de Messine.

Vingt-cinq minutes plus tard, les trois voyageurs descendaient devant le numéro 5

En arrivant dans l'appartement de la Fauvette du Faubourg, Libert fit entrer ses hôtes dans la salle à manger, d'abord.

C'était un homme prévoyant, ne perdant jamais de vue les nécessités immédiates de l'existence.

Or, il s'était souvenu, durant le trajet, qu'Yvonne de Bussiares n'avait pris aucun aliment, avant de quitter Ivry-Port.

Sans être un profond psychologue, il avait pu remarquer souvent, au cours de son existence très mouvementée, que l'absorption d'aliments, survenant après de fortes émotions, produit presque toujours une réaction bienfaisante pour le moral.

Le travail de l'estomac calme la surexcitation des nerfs, alourdit les facultés intellectuelles, les apaise.

Avec cette sorte de ralentissement cérébral, le sang-froid revient et, par contre, plus de sagesse et d'exactitude dans les appréciations et le jugement.

—Mon capitaine, dit-il à Georges de Bussiares, tout en lui offrant un siège, mademoiselle Yvonne et moi sommes en route depuis sept heures ce soir.

Il est maintenant dix heures et demie sonnées.

Or, par suite de circonstances toutes particulières, nous n'avons pu nous arrêter un seul instant.

—D'où venez-vous donc ? questionna Georges de Bussiares étonné.

—Je vous le dirai dans un instant, si vous voulez bien avant cela, me permettre de faire dîner Mlle Yvonne.

D'ailleurs, j'éprouve aussi le besoin de réparer mes forces, un peu surmenées ces jours derniers.

Je vais donc, sans attendre davantage, servir une petite collation, dont je prendrai ma part ?

—C'est trop juste, approuva de Bussiares. D'ailleurs tu es chez toi, mon ami.

—Pas tout à fait, mais c'est tout comme.

Tout en parlant, Libert s'occupait déjà de dresser un couvert sommaire.

Il déposa sur la table une boîte de volaille confite, quelques gâteaux secs, et une bouteille de vin rouge dûment poussiéreuse.

Puis il servit lui-même Yvonne, et le repas improvisé commença.

En même temps, l'ancien zouave racontait succinctement Georges de Bussiares quelle série d'événements l'avait amené à retrouver Andrée, c'est-à-dire Yvonne.

Mais à l'instar de Me Tessuvin, il crut prudent de travestir la vérité, en évitant de parler de Mme de Bussiares.

Il dut, pour cela, rapporter au compte du baron Dutertre et du notaire toutes les parties principales de son histoire.

Yvonne de Bussiares, que l'article du "Petit Journal" avait éclairée sur les projets de la Fauvette du Faubourg, n'osa pas contredire son sauveur.

Elle pressentait, vaguement, que de très importantes raisons devaient empêcher la révélation immédiate de la cruelle vérité.

D'ailleurs, Georges de Bussiares venait de prendre la parole à son tour.